



chemin de vie

Une vie dans le jardin de Dieu

entretien avec **Jean-Marie Pelt**

Jean-Marie Pelt est connu d'un large public pour ses nombreux livres, ses émissions pour la radio et pour la télévision, comme par son activité de conférencier très recherché. Pionnier de l'écologie – il a fondé en 1971 l'Institut européen d'écologie –, professeur agrégé de pharmacie, il a longtemps enseigné la botanique en Lorraine, sa région natale. Ses travaux sur la toxicologie de l'environnement, les OGM, le changement climatique, l'ethno-pharmacologie... il les place sous l'égide de saint François d'Assise, qu'il considère comme le patron des écologistes. C'est que ce scientifique est aussi un homme de foi, une foi chrétienne qui l'habite depuis sa petite enfance. Son amour de Dieu est pour lui indissociable de celui des hommes et de la Création, à laquelle il souhaiterait que l'Église soit plus attentive. Pour lui, la foi religieuse est l'autre voie de la connaissance humaine, qu'il convient désormais d'associer à la rationalité scientifique.

QUELS souvenirs gardez-vous de Rodemack, qui fut le berceau de votre petite enfance ?

J'ai passé une grande partie de mon enfance dans le beau jardin de mon grand-père, qui était jardinier en retraite chez un maître de forge. Lorsque l'école était terminée, je courais le retrouver dans son jardin. L'école maternelle était tenue par des sœurs – que nous appelions les « chères sœurs », coiffées d'extraordinaires cornettes amidonnées et vêtues d'un grand plastron blanc. Dès l'âge de deux ans, j'ai appris à jardiner, à semer, à planter, à tirer le cordeau... Ensuite, mon grand-père me prenait sur ses genoux et me racontait des histoires sur les fleurs et les animaux, ou des contes de Perrault et d'Andersen. Sa barbe me piquait le visage et je sentais l'odeur de sa transpiration... Puis venait l'heure de l'instruction religieuse... Là, il m'apprenait le Notre-Père et le Je vous salue Marie. Il avait été dit, dans ma famille, que, le jour de mes trois ans, je devrais réciter le Notre-Père et le Je vous salue Marie à notre oncle Jean-Baptiste Pelt, qui était évêque de Metz. À deux ans trois quarts, je savais les textes par cœur ! Mais une phrase me posait problème : « Le fruit de vos entrailles est béni. » Mon grand-père ne m'avait pas expliqué le sens de cette expression. « Je t'expliquerai cela quand tu seras plus grand », me disait-il.

Moi, je croyais qu'il s'agissait d'un arbre qui s'appelait « Entraillébéné », que mon grand-père ne voulait pas me montrer. Sans connaître le fameux mythe du jardin d'Éden, j'avais, en quelque sorte, réinventé ce bonheur absolu d'être dans le jardin avec mon grand-père, avec un arbre caché auquel il ne fallait pas toucher.

Aux mois de mai et d'octobre, arrivait le temps des prières à la Vierge Marie. Dès qu'il entendait sonner les cloches, mon grand-père laissait tomber tous ses instruments de travail et nous descendions à l'église. En octobre, le mois du Rosaire, il faisait nuit dans l'église. Seule la Vierge était éclairée. Nous égrenions le chapelet en priant. Ce murmure, dans le silence de l'église sombre, avec cette seule Vierge éclairée, m'impressionnait énormément. J'étais dans le sacré. De plus, comme mon grand-père était jardinier, c'est lui qui réalisait les bouquets pour l'autel de la Vierge. Je l'aidais dans cette tâche. Nous avions un peu la paternité de l'autel ! Ma petite enfance s'est déroulée de manière paradisiaque. C'était tout le temps le bonheur... Une seule chose me chagrina : j'étais très maladroit de mes mains et, à l'école, je n'étais pas doué pour les travaux manuels. Tresser de petits bouts de papier était pour moi un supplice raffiné ! Mais, lorsque je me retrouvais dans la nature, j'étais au paradis ! Tout petit, déjà,



j'avais un sentiment d'appartenance à la nature, un sentiment d'harmonie et de cohérence.

Un événement est venu ébranler cette « enfance émerveillée » : la Seconde Guerre mondiale. Toute votre famille se réfugie alors dans l'Allier, dans le village de Marcillat-en-Combraille...

Oui. J'avais six ans quand nous avons fui la Lorraine. Nous avons été accueillis avec beaucoup de chaleur et d'hospitalité par les habitants de la région. Je me souviens avoir été très ému lorsque j'ai pénétré pour la première fois dans l'église romane de Marcillat. Je me suis senti enveloppé, protégé par sa voûte arrondie, qui m'évoquait la voûte céleste... J'aimais beaucoup cette église. Je la trouvais très belle. À l'âge de onze ans, je suis devenu enfant de chœur. Je connaissais toutes les prières en latin par cœur. J'avais un goût très prononcé pour les offices de l'après-midi, les vêpres. La psalmodie des psaumes avait le même effet sur moi que le murmure des prières avec le chapelet... Ce doux bercement me transportait ! À cette époque, Dieu avait pour moi le visage du Tout-Puissant. Il était le grand Bon Dieu et m'impressionnait ! Jésus, lui, était présent dans ma vie, mais sous la forme de l'Enfant-Jésus, à Noël. À Rodemack, un jour, alors que j'allais chercher le pain, j'ai glissé sur une bouse de vache. En rentrant tout sale à la maison, j'ai dit à ma mère que c'était le petit Jésus qui m'avait poussé. Il était mon copain...

Si, à Rodemack, j'avais découvert l'Éden dans le jardin de mon grand-père, à Marcillat, j'ai fait connaissance avec la campagne. J'aimais courir dans les champs et les bocages. J'étais fasciné par l'exubérance des haies, des fougères, des ronces, des mûriers... Avec mes camarades, nous fabriquions des cabanes dans les arbres. J'aimais m'enivrer dans l'odeur des séquoias. Nous vivions dans une joyeuse simplicité, complètement immergés dans la nature. Je passais beaucoup de temps avec le chien des voisins et les bêtes de la ferme. Je suis devenu louveteau, la branche cadette du mouvement scout. Deux choses dans le scoutisme ont beau-

coup compté pour moi : saint François d'Assise et *Le Livre de la jungle* de Rudyard Kipling. J'adorais les belles histoires d'animaux de saint François d'Assise. J'avais glissé sa photo dans mon livre de messe. Aujourd'hui encore, il m'accompagne. Ma relation à la nature est la même que celle de François. Comme lui, je vois l'unité dans la diversité. À Rodemack, c'est sous la protection de Thérèse de Lisieux que je m'étais réfugié. J'avais posé une petite statue de sainte Thérèse sur ma table de nuit. Elle portait sa bure brune de carmélite, et, avec mes ongles, je grattais le brun pour qu'il devienne blanc. Vous voyez, elle est encore devant moi au moment où nous parlons. C'est le seul et unique objet que j'ai gardé de ma toute petite enfance.

Puis, le 8 mai 1945, avec votre famille, vous repartez pour la Lorraine...

J'ai mal vécu mon retour à Rodemack. Quitter mes camarades et ma vie auvergnate a été difficile. Je me suis retrouvé dans un lycée où, après plusieurs années d'occupation allemande, les élèves ne parlaient plus le français. Les garçons de ma classe étaient âgés de treize et quatorze ans, et moi, j'avais seulement onze ans. Je suis donc devenu leur souffre-douleur ! Je vivais un enfer au lycée. Comme j'étais bon élève, je leur passais mes devoirs. J'étais très malheureux, mais je n'ai jamais rien dit à personne, même pas à mes parents. J'ai appris à subir les sévices qu'ils m'infligeaient en silence. Je me réfugiais à la chapelle du lycée. Là, je ne me sentais plus seul. J'avais l'impression d'être accompagné, protégé par Dieu. Il y a deux sentiments que je n'ai jamais ressentis dans ma vie : celui de victime d'un ciel méchant et la révolte adolescente. Pendant ces années difficiles, le Ciel a été ma seule consolation. J'ai découvert l'esprit des Béatitudes, vécu, en quelque sorte, l'état du plus faible, du persécuté, du pauvre, du doux en larmes...

J'étais pensionnaire et rentrais le week-end à la maison. Je retrouvais avec un immense plaisir le magnifique jardin de mon père. Mon grand-père était mort

J'adorais les belles histoires d'animaux de saint François d'Assise. J'avais glissé sa photo dans mon livre de messe. Aujourd'hui encore, il m'accompagne.

Ma relation à la nature est la même que celle de François.

Comme lui, je vois l'unité dans la diversité.

pendant la guerre. Mon père était aussi doué pour le jardin que son père l'avait été. À cette époque, les circonstances familiales étaient dramatiques. Nous étions très pauvres. Nous ne recevions plus la petite allocation de réfugiés qui nous avait été accordée à Marcillat, et la petite affaire de mon père, qui était installateur électricien, ne marchait pas fort. Mes parents, ensemble, ont fait une dépression carabinée, aussi suis-je devenu, à l'âge de douze ans, le parent de mes parents ! Je m'occupais des factures de l'entreprise de mon père. Les Pelt n'ont jamais été des battants, mais plutôt des poètes, des mystiques... Ma mère ne s'intéressait pas aux questions métaphysiques et religieuses, contrairement à mon père qui était un contemplatif. Il pouvait rester de longues heures à regarder les abeilles dans son rucher. « Les Pelt ne savent pas gagner leur vie, disait ma mère, ils ne pensent qu'à courir à l'église... » Comme il fallait faire bouillir la marmite, le week-end, au marché, je vendais les fruits et légumes de notre jardin.

Après l'obtention de votre bac – avec la mention bien ! –, votre goût pour les sciences naturelles et la chimie vous conduit vers des études de pharmacie. Vous suivez un stage d'un an en officine, qui vous enchante, avant de rejoindre la faculté de pharmacie de Nancy...

J'étais heureux comme un poisson dans l'eau, heureux d'être débarrassé du lycée, heureux de travailler dans une pharmacie. J'adorais préparer des prescriptions, confectionner des baumes, fabriquer des sirops, aller à la cave renifler les plantes dans les bocaux... C'était extraordinaire ! J'aimais l'ambiance de l'officine de l'époque. Ensuite, effectivement, je suis parti suivre mes études de pharmacie à la fac de Nancy. C'est à partir de ce moment-là qu'est né mon amour inconditionnel pour les plantes. J'adorais récolter dans les champs de la camomille, des coquelicots, des orties blanches, toutes les plantes à tisanes, puis les faire sécher avec application, dans le grenier... La nature m'apportait beaucoup de bonheur, j'étais profondément ému

par sa beauté. Je me sentais en communion avec elle. Je vivais ma relation avec Dieu de manière très dévotionnelle. J'aimais écouter des chants grégoriens dans des églises. Ces liturgies chantées en latin, très solennelles et esthétiques, me mettaient en larmes. Elles me transportaient dans un recueillement intérieur, dans une dimension sacrée.

Au cours de ces années universitaires, à chaque Pentecôte, je participais au pèlerinage de Chartres. Nous marchions pendant deux jours dans la Beauce avant de voir apparaître la cathédrale Notre-Dame. Ces marches animées par la foi me réjouissaient, je me sentais relié à tous les pèlerins qui avaient marché sur ces mêmes routes, en quête de Dieu. À cette même époque, j'étais responsable du groupe des étudiants catholiques de Nancy et ne voyais en cette fonction aucune contradiction avec mes études scientifiques. J'avais une foi très solide et j'étais un vrai scientifique. Pendant mes études, j'étais très évolutionniste, dans la mesure où mon professeur de botanique avait été élève de Teilhard de Chardin. C'est seulement plus tard que j'ai creusé cette question et compris que l'évolutionnisme pouvait être une critique du religieux.

Au cours de votre carrière de botaniste, vous n'avez jamais délaissé le terrain. Vous vous êtes engagé dans de nombreuses missions scientifiques, en Afghanistan, au Togo, au Bénin, en Côte d'Ivoire, au Maroc...

Ces voyages m'ont permis d'aller à la découverte du vaste monde, de dépasser les frontières de ma petite vie en Lorraine. Scientifiquement, pour un botaniste, l'Afghanistan était un pays passionnant par sa diversité végétale. J'ai été impressionné par l'extrême beauté des paysages, par l'hospitalité et la convivialité naturelle des musulmans dans tous les villages que j'ai traversés. En compagnie de mes amis afghans, j'avais le sentiment d'appartenir à une même communauté spirituelle, par le simple fait d'être croyants, ensemble, même si d'un côté il y avait le christianisme et, de l'autre, l'is-

*Comme je n'avais plus la force de monter vers Dieu,
c'est Lui qui était venu vers moi.*



lam. Aucune séparation ne nous divisait. Nous étions très proches.

Après avoir enseigné la biologie végétale et la cryptogamie à la faculté de pharmacie de Nancy, ainsi que la botanique et la physiologie végétale à la faculté des sciences de l'université de Metz, en 1971, vous fondez l'Institut européen d'écologie...

Lorsque l'on m'a demandé de faire partie du conseil municipal de Metz et de m'occuper de l'urbanisme, j'ai accepté cette mission, car, pour la première fois de ma vie, j'ai senti l'impérative nécessité de faire mon devoir, de ne pas me soustraire à l'appel des circonstances. Je pense que si j'avais refusé, cela aurait été sans doute préjudiciable pour la ville de Metz. J'ai donc rompu avec mon travail de chercheur en botanique au laboratoire de Nancy. J'avoue qu'au début de cette aventure, je me suis senti dépaycé. Avec l'équipe municipale, qui était formidable, nous nous sommes lancés dans la rénovation du cloître des Récollets, qui est situé au cœur de Metz, au sommet de la colline Sainte-Croix, pour y installer l'Institut européen d'écologie. Nous avons restauré avec beaucoup de ferveur ce lieu qui avait été créé en 1230, quatre ans après la mort de saint François d'Assise, par les Frères mineurs. Nous voulions que ce bâtiment prestigieux invite à la réflexion, au recueillement, à l'éclosion de pensées nouvelles, comme la défense de l'environnement et de l'écologie. Avec le maire de Metz, Jean-Marie Rausch, et mon ami Roger Klaine, nous avons inventé le concept d'écologie urbaine, qui consiste à respecter à la fois la nature et la qualité de vie des hommes et des femmes. J'ai beaucoup aimé ces années d'effervescence créative... mais ce fut au prix d'une grande souffrance. J'étais complètement absorbé par la ville de Metz, et la rupture avec mon existence passée de botaniste restait un déchirement. J'avais un travail dément... De plus, c'est au cours de ces années que mon père et ma mère sont morts, ainsi que mon oncle. Comme j'étais fils unique, j'ai beaucoup souffert de leur départ. Je me sentais dans un abandon extrême.

Comment votre spiritualité, votre foi, vous a-t-elle aidé pendant cette période délicate ?

Le divin avait désormais le visage du Jésus des Évangiles. Je communiais avec Lui. J'allais chercher refuge au monastère de Clervaux, au Luxembourg. Tout au long de ma vie, j'ai fait de très nombreux séjours dans des monastères, toujours avec bonheur. J'emportais de la lecture, des documents de travail, je préparais mes cours, écrivais mes livres... je participais aux offices. Le chant des psaumes me ravissait, me remplissait de paix. Jusque-là, la vie religieuse m'avait toujours permis de rebondir, mais, cette fois-ci, ce ne fut pas le cas. Malgré mon séjour à Clervaux, je n'avais trouvé ni secours ni consolation. J'étais envahi par un vide terrible. Pour soigner ma profonde dépression, pendant trois mois je me suis rendu tous les jours à l'hôpital de la Salpêtrière, à Paris. J'habitais dans un petit hôtel ou chez un ami. À part le psychanalyste, je ne voyais personne. J'ai écrit des textes que j'ai intitulés *Dialogues sur la tendresse de Dieu*. Le soir, je sortais... J'allais me poser tantôt dans une église, tantôt dans un bistrot. Je vivais un abandon total du point de vue humain, mais le divin m'habitait. Ce fut une période exceptionnelle de ma vie... À travers l'écriture de ces dialogues, Dieu était là. Le Jésus des Évangiles était devenu extrêmement présent, et il l'est resté. Et puis, un jour, j'ai vécu une expérience mystique qui m'a sorti de la dépression. Un après-midi d'été, j'étais au plus bas, prostré sur mon lit, au bord de la limite extrême de la capacité de vivre. Du matin au soir, je faisais d'innombrables scénarios de mon suicide, mais, en même temps que je les imaginais, je savais que je ne passerais pas à l'acte. Le médecin m'avait conseillé de me concentrer sur le moment présent, de vivre instant après instant. Lorsque sonna dix-sept heures, je m'encourageai donc : « Jean-Marie, il faut que tu vives jusqu'à dix-huit heures... » Mais, à dix-sept heures cinquante, je souffrais trop et décidai d'appeler mon ami Roger, qui est prêtre. Je lui dis : « Tu sais, Roger, je suis prostré sur mon lit, je ne peux même plus me lever ! » Il me lança : « Prostré comme tu es,

Dieu t'aime infiniment. » Et, crac, il raccrocha ! Cette parole eut sur moi l'effet d'un éclair fulgurant ! Soudain, j'ai été envahi par un sentiment de paix, de joie et d'amour ; un sentiment de bonheur sans commune mesure avec le bonheur que l'on éprouve en faisant l'amour avec une personne qu'on aime. C'était beaucoup plus fort. Comme je n'avais plus la force de monter vers Dieu, c'est Lui qui était venu vers moi. Le poids de ma peine avait disparu ! Je n'étais plus prostré. J'étais dans un état de béatitude indescriptible. Je me suis levé, j'ai tapé le sol pour être sûr qu'il était bien réel, puis j'ai quitté ma chambre sur-le-champ. Je croisai le concierge, qui me dit : « Monsieur Pelt, vous avez l'air bien mieux que tout à l'heure ! » Je lui répondis : « Oui, j'ai eu de la visite ! » Il s'étonna : « Mais personne ne vous a demandé ! – C'était une visite très spéciale ! »

Quelque temps plus tard, Roger m'envoya un livre de Karlfried Graf Dürckheim, *Dialogue sur le chemin initiatique*, dans lequel il était interviewé par le prêtre orthodoxe Alphonse Goetmann. J'ai dévoré cet ouvrage ! Puis, j'ai eu envie de rencontrer ces deux hommes. Tout se mit en place pour que je retrouve le chemin de la vie et de la joie. Je n'ai plus jamais pensé au suicide. En un milliardième de seconde, toute ma détresse s'était envolée. J'en ai déduit que lorsque Dieu se décide à être thérapeute, il est plus efficace que les psychanalystes de la Salpêtrière ! Les effets de cette fulgurance se sont atténués et je suis retourné à une vie normale. Mais le souvenir de ces jours exceptionnels est devenu un cap dans ma vie, auquel je me réfère en permanence. J'ai gardé un profond attachement à la prière. Je comprends mieux aujourd'hui ce que les orthodoxes veulent dire lorsqu'ils enseignent que l'expérience prime sur le discours. Lorsque je prie, je me sens théologien.

Il y a deux ans, vous avez subi une grosse opération du cœur et avez frôlé la mort. Quelle est votre relation à la mort ?

Lorsque le médecin m'a dit que j'avais un gros anévrisme et que j'étais en danger de mort imminente, je me suis senti très calme et j'ai revécu une expérience spirituelle intense. Je voyais ma vie terrestre s'en aller, les Récollets disparaître à l'horizon, comme des feuilles mortes sur le macadam quand il y a du vent... Toute ma vie s'effaçait. Mais, en même temps, j'avais l'impression d'être enfin arrivé dans la vraie vie. J'étais en paix, plein de joie et d'amour. Cet état était pour moi l'absolue réalité... Ce que j'avais vécu avant m'apparaissait comme éphémère et provisoire. Toutes les personnes qui ont vécu des NDE témoignent que cet instant a été un basculement décisif dans leur existence...

Quelles sont vos pratiques spirituelles quotidiennes ?

Je ne vais pas à la messe, car j'éprouve de la difficulté à rester debout, mais je suis un très grand fidèle de la messe à la télévision. Chaque soir, je partage un rituel privilégié avec ma petite chienne Sarah. Je lui consacre cinq minutes de conversation, avant de monter dans ma chambre. Dans la manière émouvante dont elle me regarde, se manifeste la beauté de la création et du créateur. Je remercie alors le créateur pour la beauté de la création. La petite chienne retourne sur son tapis, et, moi, je me mets en prière.

Propos recueillis par Nathalie Calmé

Pour aller plus loin :

- Derniers livres de Jean-Marie Pelt :

Heureux les simples, Flammarion, 2011

Cessons de tuer la terre pour nourrir l'homme ! Pour en finir avec les pesticides (avec la collaboration de Franck Steffan), Fayard, 2012.

- Institut Européen d'Écologie (IEE)

Cloître des Récollets

BP 4005 - 57040 Metz Cedex

i.e.e@wanadoo.fr